

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 11

Artikel: Quelle histoire !
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220163>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

IL Y A CENT ANS

UN aveugle, M. Bonijol, de Genève, ayant été accueilli à Morges où il a donné des séances et à Lausanne où il désire en donner, se propose, sur la demande de quelques personnes, de renouveler ses démonstrations. Il indiquera comment, étant privé de la vue, il a pu, excité par son amour pour les sciences et avec le seul concours de son génie, se créer un alphabet et des caractères représentant les chiffres au moyen desquels il a pu faire sa propre éducation et ensuite être à la tête d'une maison de commerce, donner des leçons de grammaire, d'arithmétique, de géographie, d'histoire et devenir rédacteur d'un journal littéraire. Tous les parents curieux de connaître les choses utiles à l'éducation de leurs enfants, les instituteurs peut-être, pour augmenter l'éducation de leurs jeunes élèves, par un exemple comme celui-ci, doivent désirer de puiser à cette source des idées nouvelles et précises. Se faire inscrire d'avance chez G. Rouiller, descente de St-François.

M. Ziegler-Steiner, de Winterthur, a l'honneur d'informer le public qu'il continue, comme du passé, sa fabrication d'eaux minérales factices, dont la réputation a mérité à plusieurs reprises les témoignages les plus flatteurs du Conseil de santé de Lausanne et des médecins les plus distingués du canton de Vaud, de même que ceux des autres cantons de la Suisse..

Il ne négligera rien pour continuer à mériter la confiance qu'il s'est acquise par la bonne qualité de ses eaux.

Les personnes qui désirent souscrire à la collection des Cures du canton de Vaud, dessinées et gravées par Weibel, sont prévenues que la première livraison vient de paraître et se trouve à Lausanne chez G. Rouiller, libraire. Chaque livraison se vendra séparément L. 12, coloriée, et L. 6 à la sépia. La première livraison comprend les cures et églises de Rougemont et Châteaud'Oex, Rossinières, l'Etivaz, Ormont-Dessus, Ormont-Dessous, Leysin, Gryon, Bex, Ollon, Aigle, Novel. Chacune de ces Cures se vend 12 batz coloriée et 6 batz à la sépia.

Depuis longtemps, le Conseil de santé a eu des occasions de se convaincre du désordre qui existe dans la vente en détail des remèdes et poisons. Il a demandé que mesures soient prises pour prévenir et réprimer les abus dangereux qui se commettent et pour que la loi du 1er juin 1810 et l'arrêté du 18 mars 1813 fussent exécutées.

Les peines fixées par la loi sont de fr. 300 d'amende et même une détention de 6 mois pour ceux qui contreviennent à ce qui est prescrit au sujet de la vente des drogues, et pour la vente des poisons à fr. 600 d'amende, outre une année de détention, suivant les circonstances aggravantes.

La terre aux mouches, la coque du Levant et la noix vomique sont rangées dans la classe des poisons.

Enfin, la Municipalité prévient les confiseurs et marchands de bonbons, sous quelle dénomination que ce soit, qu'ils doivent préparer eux-mêmes, d'après les recettes de leur profession, les couleurs dont ils doivent se servir et ne point

acheter ces couleurs dans la boutique, attendu qu'elles contiennent toutes des substances contraires à la santé.



ON CREBLIA-FOUMARE

NETANT pas ion dinse, l'étant dou, atant retrait l'ori que l'autro. N'étatsi vant pas lão tsin avoué dâi sâoesse et lâtivant grâ lão courte et lão batse quand l'étant einfattâ dein lão bossetta. Ion s'appelâve Pan-Mousi et l'autro Venaigro. Stisse l'avai zu elli nom sobriquet por cein que laissise veri son vin po ne pas que sè gaçon ein bêveyant trâo. L'autro laissise à mousi son pan po l'espârmâ.

On dzo, lâi a quaque z'annâe de cein, Pan-Mousi l'avai atsetâ quaunque satse d'eingrai chimique po sénâ su sè tsamp. Dein elli temps on payive têh et Pan-Mousi l'avai lo tieu que lâi dépondâi d'être dobediz d'aligni ti lè z'etyu que cein lâi cotâve. Einfin, medâi que cein lâi rapporte oquie et que l'ausse mé de forâdzô, n'étai que demi mau. L'einvouïe dan son gaçon, — on domestiquo que l'étai pas tant suti, — po sénâ elli l'eingrai. Faut vo dere que elli melebâogro de Bobenet, (l'étai son nom), n'étai pas du bin grand-temps vê Pan-Mousi et cougnessâi pas bin lè bouenne. Quemet l'affére s'eté passâie ? Porri pas lo vo dere ! Tot cein que sé, l'è que Bobenet s'è trompâ de tsamp et l'a bo et bin sénâ l'eingrai su lo vesin, que l'étai justameint Venaigro.

Quand Pan-Mousi l'a su elli commerce, vo garanto que Bobenet ein a oïu ne pou ne trâo. Dâi sacremaint ! dâi t'importâ ! et dâi z'autro mot asse fin. Mâ lo mau l'étai fê, l'eingrai sénâ... et payi, serpeint ! Que faillâi-te fêre ? Pan-Mousi l'a passâ omra né à droumi lè get âouver, et lo leindeman l'étai vê Venaigro po lâi espliquâ l'affére.

— Accuta-vâi, que lâi dit, mè seimblie que te dèvetrâi mè reimbossâ mè frê, cein que m'a cotâ l'eingrai et lo travau de mon gaçon.

— Onna râva ! lâi fâ Venaigro.

— Eh bin ! baillé-mè omète po mè ratsetâ mon eingrai.

— Onna balla tiûdra ! N'è rein coumandâ.

— Eh bin, ja maitî !

— Quemet, la maitî ! T'i pardieu bin'ardi d'avâi zu lo front de mè troupâ mon prâ et pu apri de mè recliamâ oquie. T'a dza dâo bonheu que t'auzo pas fê betâ à l'ameinda.

— Te vâo dan rein mè bailli po tot elli l'eingrai ?

— Tè dâivo rein. Et tot parâi vu itre bouneinfant. Quemet on dit : Erreu n'è pas compo ! Eh bin, du que tè t'i trompâ, tè baillo la permechon de repreindre ton eingrai ! Tè baillo duve z'hâore po lo ramassâ.

Pan-Mousi l'a déguierpi ein faseint lo poucing. Clia serpeint de Venaigro ! Lâi baillive rein d'erdzeint et sè fotâi de li ! « Attends-tè pî ! Vu prâo mè reveindzi ! » que sè peinsâve.

Ein atteindeint, l'a falu ratsetâ de l'eingrai.

Lo leindeman né, que pliovegnive, adan que tot lo velâdzô droumessâi, vaité mon Pan-Mousi que preind 'na satse d'ingrai. S'ein va à n'on tsamp que l'étai à Venaigro, dé coûte lo moti et sè met à sénâ à la pognâ, ein fasent 'na gymnastique dâo diâblio. Dâi coup, sénâve elli l'eingrai drâi devant-li ; dâi z'autre sénâve ein riond, ein avau, ein amont, quemet se fasâi dâi lettre, dâi boellie, dâi poueint, dâi bâton. Quand l'a zu fini, s'è de :

— Tè, Venaigro, vaité oncora onne satse po rein.

Et quand l'herba l'a zu cru, dein elli tsamp, lái avâi oquie de courieu. Lo forâdzô l'étai pe grand, bin plie grand à dâi plièce qu'à dâi z'autre, que seimblâve que cein fasâi dâi lettre, qu'on arâi djurâ onna paletta. Mâ quecha qu'on pouâve lái épelâ oquie ! T'teinlevâi pi ! Quinta sorcelleri lái avâi-te zu ? Et lè dzein pouâvant lière que là grant'herba fasâi :

VENAIGRO L'E ONNA CRAPULE.

Marc à Louis.

Les « pourquoi ? » — Pourquoi, même avec une longue avance, tant de gens perdent-ils tout sang-froid, dès qu'ils ont mis le pied dans une gare ?

— Pourquoi ne trouve-t-on jamais la manche de son pardessus du premier coup, — quand quelqu'un vous aide à le mettre ?

— Pourquoi, par principe, appelle-t-on une téléphoniste : mademoiselle ?

— Pourquoi, quand on cherche le chiffre d'un mouchoir, n'est-ce jamais qu'au quatrième coin qu'on le trouve ?

— Pourquoi n'y a-t-il jamais personne dans le bureau d'un chef de gare ?

— Pourquoi le journal illustré qui s'offre à vous, dans le salon d'attente d'un dentiste, est-il toujours du semestre précédent ?

— Pourquoi appelons-nous « mon pauvre ami », fut-il le plus heureux des hommes, celui à qui nous contons un malheur qui nous arrive ?

— Pourquoi le silence subit de tous les convives, autour d'une table où l'on mange, a-t-il quelque chose d'angoissant ?

— Pourquoi l'homme qui monte brusquement dans le compartiment de chemin de fer où je suis installé, n'est-il tout d'abord — un instant, le temps de s'asseoir — antipathique ?

— Pourquoi dit-on qu'il y a embarras de voitures là où il y a trop de voitures, et embarras d'argent là où il n'y a pas assez d'argent ?

— Pourquoi les récits qu'on commence par ces mots : « Vous allez bien rire ! » sont-ils généralement dénués de toute espèce d'intérêt ?

— Pourquoi dit-on qu'on applaudit « des deux mains », comme s'il y avait une autre manière d'applaudir que celle-là ?

— Pourquoi les gens qui portent des paquets sous les bras ont-ils un penchant à s'arrêter, pour regarder les étalages, sur les trottoirs les plus étroits ?

QUELLE HISTOIRE !

NOUS avez eu sûrement l'occasion, plus d'une fois, peut-être, de vous trouver avec des personnes qui s'entretiennent d'une chose qui, à voir leurs physionomies, leur mimique, à entendre le ton de leurs voix, prend une apparence très importante, mystérieuse même. Comme on ne vous a pas fait comprendre que vous étiez de trop et que l'affaire ne vous regardait pas, vous restez et écoutez, intrigué. Mais, en dépit de votre attention, aiguisee par la curiosité, vous ne parvenez pas à saisir le fil et à comprendre de quoi il s'agit. A certains mots,

prononcés d'une certaine façon et avec certain geste, vous vous dites : Ah ! enfin, cette fois j'y suis ! Vous croyez y être. Mais vous n'y êtes pas, oh ! pas du tout. Vous ne tardez pas, du reste, à vous en convaincre. C'est tout à recommander. Vous vous remettez donc à écouter, à observer.

L'histoire suit son cours, elle se corse ; elle devient captivante. Les interlocuteurs s'animent ; ils s'agitent. C'est assurément le point culminant. Vous avancez la tête ; vous tendez l'oreille ; vous ouvrez tout grands vos deux yeux ; toute votre pensée est concentrée sur ce que vous voyez. Et vous ne comprenez toujours pas. Vous êtes désemparé et n'osez demander des précisions à votre entourage qui, lui, est persuadé que vous êtes tout à fait au courant et s'étonne même de votre mutisme constant.

Mais, en dépit de l'insuccès de vos efforts, vous persistez. Votre curiosité a été trop vivement sollicitée pour se désister. Elle tient bon ; elle ira jusqu'au bout. Et vous voilà donc de nouveau l'oreille tendue, tout aux écoutes. Et l'histoire se poursuit, les incidents se précipitent, s'accumulent. Vous pensez : « Diable ! j'aimerais pourtant bien savoir de quoi il s'agit. Ça m'a l'air bigrement intéressant. De quoi donc peut-il bien s'agir ? » Vous redoublez d'attention. Vous êtes comme hypnotisé. Vous ne voyez plus rien ; vous n'entendez plus rien que cette satanée histoire dont vous n'arrivez pas à saisir le secret. Et la faconde et l'animation des interlocuteurs ne tarit pas, au contraire. Vous en êtes malade. Vous aimerez partir, vous arracher à cette pénible obsession. Vous ne le pouvez pas. Il y a pour vous comme une question d'amour-propre de savoir enfin de quoi il retourne. Mais vous êtes exténué.

Soudain, un mot prononcé par l'un des assistants vous éclaire et, réalisant le souvenir de ce que vous avez entendu, vous reconstituez toute l'histoire. Or, à votre grande surprise, vous constatez qu'elle n'a ni l'importance ni le caractère mystérieux qu'elle vous paraissait avoir. C'est un simple potin, comme on en entend tous les jours. Et vous gardez l'impression que ce qu'il devait y avoir de plus important et de plus intéressant dans toute l'affaire, c'est ce qu'on n'a pas dit.

J. M.

BOITE AUX LETTRES.

Madame Clavel à G. près V. — Nous ne pensons pas que vous arriviez à prendre votre vessie pour une lanterne, malgré toutes les positions que vous essayerez, soit dans l'obscurité soit pendant la nuit. Cependant si vous réussissez, dites-le nous, le « Conteuse » serait heureux de publier vos expériences.

Victor Gigoux, à Pompaples. — Ne confondez pas un hectolitre et un hectare, l'un est mesure de capacité, l'autre de surface. On peut avoir un hectolitre de nectar, mais on ne peut avoir un hectare d'hectolitres.

M. R., à Morges. — Merci de votre billet. Nous connaissons depuis longtemps cette jolie charade, mais nous la donnons quand même ici pour ceux de nos lecteurs qui l'ignorent ou qui l'ont oubliée :

Mon troisième dans mon second fait mon premier, photographes, coiffeurs recherchent mon entier.

(Solution : péticule).

UN GESTE INCOMPRIS

« Sur la Riviera » publie l'amusante histoire suivante :

C'est la douairière d'une des grands familles niçoises. Elle habite quelque part du côté de Saint-Philippe et si on la voit chaque matin à la messe, on peut être sûr de ne pas la rencontrer dans un dancing, dans un gala ou dans une autre boîte de nuit.

C'est une de ces personnes sévères qui s'indignent des modes actuelles et invoquent le bon vieux temps. Il est vrai que ses petites-filles lui en font voir des grises... mais ceci est une autre histoire.

L'autre jour, une affaire l'appela à Menton. Menton n'est guère plus loin que Nice, surtout en auto, mais pour y aller, force est de passer par Monte-Carlo, et aux yeux de la dame, traverser la principauté, c'était traverser Sodome, à

Gomorrhe, Babylone et tous les lieux de perdition réunis.

Aussi, au moment de pénétrer dans les Etats monégasques, usa-t-elle d'un stratagème et, tirant complètement les stores, s'isola-t-elle dans l'obscurité de sa voiture.

Comme cela, au moins, songea-t-elle, je ne verrai rien !

Arrivée à destination, elle questionna son chauffeur :

— A-t-on remarqué que les stores de ma voiture étaient baissés, Jean ?

— Oh ! pour ça, oui madame !

— A-t-on compris le sens de ma protestation ?

L'autre hésita.

— Allons, parlez Jean.

— Eh bien, Madame, sauf votre respect, la seule remarque que j'ai entendue était la suivante : « Encore des stores baissés, ah ! les polissons, qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire là-dans ». La douairière a failli s'évanouir.

LE CHEMIN DU CIEL

 E soir-là, qui était un dimanche, ils étaient quatre, assis devant un litre au Café des Balances; quatre jeunes paysans qui, après avoir gouverné leur bétail, s'étaient rencontrés à la laiterie pour couler leur lait et avaient décidé de passer la soirée en jouant aux cartes.

C'était une de ces journées grises de février où le ciel bas semble peser sur les toits du village et envelopper toute la montagne de brumes épaisse.

Ils s'étaient donc assis près du poêle de faïence. Le peintre avait apporté le tapis, le jeu et un litre de Montagny. Alors, pendant plus de deux heures, ils avaient jeté les cartes d'un mouvement brusque, en frappant la table de leur poing. Parfois, ils lançaient une apostrophe ou un juron, et c'est à peine s'ils prenaient le temps de vider leur verre.

Ils étaient jeunes. Ils fumaient des cigares. Ils rejettent leur chapeau en arrière et, quand ils avaient jeté un bon tour à l'adversaire, ils partaient d'un grand éclat de rire.

Tout près d'eux, le journalier François-Jacques est assis. C'est un homme dans la quarantaine qui porte son éternel veston de laine brune et une simple chemise de toile, sans col ni cravate. Il achève de boire ses trois décis et fume sa pipe à petit coups lents et réguliers. Tous ses dimanches, il les passe là, au Café des Balances, et ne regagne son logis qu'après le passage de l'agent de police. Quand il a entendu pour la seconde fois le : « Messieurs, c'est l'heure ! » il se lève, franchit le seuil, interroge le temps et disparaît dans la nuit.

— Enlevez-moi ça, dit Charles-Albert au peintre et apportez encore un litre. Le jeu de cartes disparut ; les joueurs allumèrent une nouvelle cigarette et invitèrent François-Jacques à partager le verre de l'amitié. Celui-ci ne se fit pas prier et, pour distraire ses voisins, il se mit à raconter une histoire.

Il commença par poser les coudes sur la table ; ensuite, il vida son verre, essuya sa moustache rouge et, ayant relevé le chapeau de feutre qui abritait sa petite mine chafouine, toute piquée de taches de rousseur, il parla.

« C'était, il y a une vingtaine d'années. En ce temps-là, j'étais domestique chez le grand Alexandre que vous avez tous connu et qui est mort d'un accident au bois. Ah ! ce diable d'homme, il s'entendait à nous faire travailler. Toujours levé à quatre heures du matin, il avait l'œil à tout. A peine avait-on rentré le dernier char de foin qu'il fallait « engranger » les faux pour faucher le blé. La moisson achevée, on s'attaquait aux regains, puis venaient les semaines et les récoltes de l'automne. Pas d'arrêt, sinon le dimanche, et encore. Cependant, à la fin d'octobre, les bovaires rentraient à l'école. Comme la dernière herbe n'était pas toute mangée, on continuait à sortir le troupeau. Et c'était moi, le plus jeune des domestiques, qui le conduisait.

Je partais à dix heures du matin, au moment où les brouillards commençaient à se dissiper, tandis qu'un soleil pâle, jetait sur la campagne ses rayons obliques. Alors je lâchais mes quinze vaches qui traversaient le village au grand bruit de leurs clochettes, tandis que je suivais derrière, portant le sac à provisions, la brosse et l'étrille.

Arrivé au champ, j'allais souvent m'asseoir sur une colline où croissait une haie et là, je m'amusais à compter les maisons disséminées dans la plaine. Quelquefois j'allumais un bon feu dans lequel je cuisais les dernières pommes de la saison. Et le soir, je rentrais à l'heure où le Jura dressait vers le ciel la masse noire de ses forêts silencieuses.

Généralement je ne voyais personne. En cette saison, la campagne est déserte. C'est à peine si je rencontrais quelque chasseur, allant à paupier dans un champ de betteraves, ou un vagabond portant toute sa fortune nouée dans un mouchoir de poche. Sur la route, les passants étaient rares et, quelquefois, on entendait le bruit lointain d'un char de paysan.

Un jour, cependant, un homme quitta la grande route et vint à moi. C'était un homme d'une mise un peu étrange, un homme que je voyais pour la première fois. Tout de suite, je le pris pour un colporteur et j'allais lui dire de continuer son chemin parce que je ne voulais rien acheter, quand il me tendit la main, en me disant :

— Bonjour, mon ami !

Il était vêtu d'un complet noir, fatigué et un peu effrangé, surtout vers le bout des manches. Il portait une cravate blanche et un col droit qui cachait son cou maigre. Un grand chapeau de feutre noir abritait un visage au teint jaunâtre, aux traits tirés et dans lequel flamboyaient deux grands yeux noirs. Jamais je n'ai vu des yeux semblables. Deux炭bons ardents qui vous fixaient un instant et semblaient vouloir vous fouiller jusqu'au fond. Le menton se terminait par une barbe en pointe comme on en voit sur tous les portraits de nos réformateurs.

Je lui touchai la main avec un regard interrogateur. Mais, aussitôt, il se mit à parler d'une voix mielleuse, pour me dire une quantité de choses que je ne comprenais guère. Il me semblait que j'étais au sermon, le jour du Jeûne, quand le ministre nous jette à la figure toutes les parties de caves qu'on a faites durant l'année et tous les apéritifs qu'on a bus à l'heure où les cloches appellent les fidèles à l'église. J'en étais tout drôle, et je commençais à me dire que ce gaillard-là n'était pas ministre et qu'il se mêlait un peu de ce qui ne le regardait pas.

Tout en parlant, il joignait les mains et ses yeux noirs semblaient prendre leur élan vers la voûte céleste. Brusquement, il décrocha la courroie d'une sacoche de cuir noir et en tira une brochure intitulée : « La Vérité. » Et l'index tendu vers la première page, il m'expliquait ce que c'était que la Parole, la Vérité, la Vie. De temps à autre, une vache cessait de manger. Elle s'approchait et semblait écouter cet étrange orateur. Puis, lassée par un tel bavardage, elle se remettait brusquement à brouter l'herbe rare.

Quant à moi, il m'était impossible de placer un mot. Et si le ministre avait été là, il n'aurait guère pu en dire davantage. Après la première brochure, il en vint une seconde, ayant pour titre : « Apocalypse » et une troisième : « Le Millénum ». Mes yeux allaient de l'une à l'autre cherchant à comprendre, tandis que mon homme s'exalta de plus en plus.

Glissant les brochures dans mes mains, il saisit sa sacoche et en tira un joli volume relié et bleu et portant ce titre imprimé en lettres d'or : « Le chemin du ciel ».

— Le chemin du ciel, mon ami, me dit-il, voilà le véritable livre de chevet. Celui qui le possède est sauvé !

Puis me tendant le volume, il ajouta :

— Cela ne coûte que trois francs cinquante. Trois francs cinquante, vous dis-je, pour posséder la félicité ici-bas et le bonheur à venir...

Je répondis — et c'était la première fois qu'il me laissait parler — que je n'avais pas d'argent sur moi et ne rentrais au village que vers le